Paulo Branco, prodigieux producteur portugais

Autor(en): **Branco, Paulo / Asséo, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 20

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932827

Nutzungsbedingungen

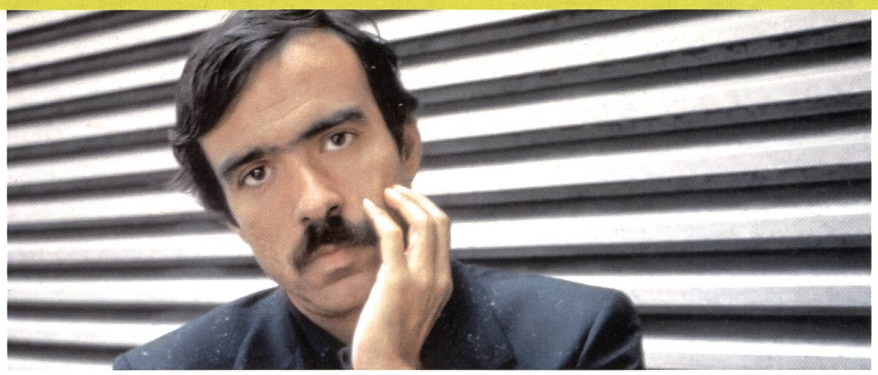
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Le producteur Paulo Branco

Paulo Branco, prodigieux producteur portugais

La présentation de l'œuvre de João César Monteiro au CAC-Voltaire offre l'opportunité de faire plus ample connaissance avec un producteur hors du commun, Paulo Branco. Outre Monteiro, Manoel de Oliveira, Raul Ruiz, Pedro Costa, Chantal Akerman, Wim Wenders, Duras, Jacques Rozier, Olivier Assayas, Alain Tanner et bien d'autres lui sont fidèles. Rencontre avec ce flambeur admirable et libre.

Propos recueillis par Laurent Asséo

Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans la production ? Le fait de travailler avec des gens qui m'apportent quelque chose. Chaque film est une aventure particulière. J'essaie d'échapper à tous les codes que la production standardisée essaie d'imposer.

Comment voyez-vous votre évolution de producteur ? Lorsqu'on exerce un métier depuis vingt ans, on devient plus rusé, mais en même temps j'essaie d'avoir toujours la même passion. Comme je suis mêlé actuellement à quinze projets en même temps, je ne peux plus aller sur tous les tournages, ce que j'adorais faire auparavant. J'essaie de voir pour chaque projet où ma présence est la plus importante. Par exemple sur un film d'Oliveira, avec qui j'ai déjà fait quatorze films, mon intervention est moindre que sur un film d'un cinéaste que je ne connais pas.

Qu'est ce qui vous donne envie de produire un film ? Cela peut être la trajectoire du cinéaste. C'est le cas par exemple de Chantal Akerman (ndlr : « La captive », 2000). J'admirais beaucoup ce qu'elle faisait, j'avais envie depuis longtemps de travailler avec elle. Il y a aussi des cinéastes que j'avais suivis de loin sans les connaître, comme Cédric Kahn ou Laurence Ferreira Barbosa (ndlr : « J'ai horreur de l'amour », 1997). Parfois c'est le scénario, comme celui de « La nouvelle Eve » de Catherine Corsini. Mais un scénario seul ne suffit pas. Je dois également parler avec les cinéastes. Je laisse également un peu d'espace au hasard, aux rencontres.

Quelle étape de la production préférez-vous ? C'est difficile à dire. Dans ma vie de tous les jours, je m'occupe de toutes les étapes en même temps, mais avec des projets différents. En ce moment, je suis sur cinq à six films en préparation, trois ou quatre en tournage, plusieurs en post-production. La distribution, l'exploitation, la sortie des films dans tous les pays me prennent actuellement beaucoup de temps. J'ai des salles au Portugal et je suis distributeur de mes films en France.

A partir de quel moment un film existe-t-il pour vous ? Le film existe à partir du moment où j'ai décidé de le faire. Après, le projet peut avorter, mais c'est heureusement très rarement le cas. Seuls trois ou quatre projets n'ont pas abouti sur les 120 ou 130 films que j'ai produits.

On a du mal à cerner votre système de production, qui semble pourtant d'une grande facilité ? C'est très compliqué, il y a tous les problèmes à résoudre, mais dans ma tête les décisions sont simples à prendre. On les prend et après on les met en pratique.

Vous semblez être l'un des producteurs les plus libres au monde ? La liberté est pour moi la seule façon d'envisager cette profession. Si je me « trompe », je préfère me tromper en faisant un très beau film qui ne marche pas, plutôt que de faire un très mauvais film qui marche. Peut-être qu'un jour tout cela s'arrêtera. Je connais les risques qu'implique cette liberté. Je ne suis pas non plus inconscient, je sais les risques que je prends quand je mets les pieds dans une production. Pour « Le temps retrouvé », j'ai dit à Raoul (ndlr : Ruiz) : « Je peux aller jusqu'à 60 millions, mais pas plus ». Je n'avais pas un sou. Après j'ai trouvé l'argent et le film s'est fait pour 60 millions.

Comment les films que vous produisez se remboursent-ils ? Si un film reste un peu dans les mémoires et dans l'histoire du cinéma, il se rembourse toujours. Quand ? Je ne sais pas… ■

Les divines provocations de Monteiro, cinéaste au poil

Plaisir rare, le CAC nous donne à (re)voir la plupart des films de João César Monteiro, grand maître du cinéma portugais. Un cinéaste provocateur, rigoureux et poète, collectionneur aussi de poils pubiens.

Par Frédéric Maire

Né en 1939 à Figueira da Foz dans une famille anticléricale opposée à la dictature de Salazar, Monteiro débute dans le cinéma comme assistant en 1963. Deux ans plus tard, il commence son premier film, « Qui court après les souliers d'un mort, meurt nu-pieds » (« Quem Espera por Sapatos de Defunto Morre Descalço »), qu'il n'achèvera qu'en 1970 et qui résume déjà l'ensemble de sa démarche. Un travail de cinéma profondément détaché des règles et codes classiques, révolté et réflexif, politique et poétique, qui évoque celui des Pasolini, Godard, Bresson et Kiarostami. Ses films travaillent le matériau cinématographique à même le corps, confrontant le décor (l'image du monde) et son acteur (lui-même). Privilégiant le plan frontal, large et long, Monteiro fait de la résistance : il oppose l'idée d'un devenir meilleur au plaisir immédiat – jouissance extrême d'un regard porté sur un paysage ou l'entrejambe d'une femme.

Alors que son dernier film, « Branca de Neve », divise la critique et suscite l'ire d'une partie du public (réflexion sur la cécité et la lumière, le film est, en effet, en grande partie constitué de plans noirs avec des voix *off*), le CAC propose de revoir quelques jalons de son œuvre, en particulier « Silvestre » (1981), « A Flor do Mar » (1986), « Souvenirs de la maison jaune » (« Recordações da Casa Amarela », 1989) et « La comédie de Dieu » (« A Comédia de Deus », 1996), qui lui a valu le Lion d'argent à Venise. Dans ce film, Monteiro incarne la figure de Jean de Dieu, érotomane éclairé, séducteur philosophe, élu burlesque visitant le monde ; un personnage qu'il retrouvera ensuite dans deux autres films, « Le bassin de John Wayne » (1997) et « Les noces de Dieu » (« A Bodas de Deus », 2000). ■

CAC-Voltaire, Genève. Dès le 23 avril. Renseignements : 022 328 09 26.